PRIX DE LA BIOGRAPHIE « LE POINT »

La vie brève d'Irène Némirovsky

Née en 1903 à Kiev, l'écrivain Irène Némirovsky mourut en 1942 à Auschwitz. Olivier Philipponnat et Patrick Lienhardt racontent avec chaleur cette vie inachevée. *Le Point* leur décerne son prix de la biographie, remis au Festival de Nîmes (25-27 janvier).

PAR CLAUDE ARNAUD

Deux titres dominèrent longtemps la trajectoire d'Irène Némirovsky : « David Golder » (1929) et « Le bal » (1930). Inspirés par sa propre situation familiale, ces romans imposèrent d'emblée la jeune femme de moins de 30 ans comme une horlogère des mécanismes humains. Aussitôt adapté au cinéma, « David Golder » donna à Harry Baur l'occasion de tenir l'un de ses plus grands rôles, celui du banquier juif véreux trahi par sa fille chérie – il lui « vaudra » en partie d'être arrêté par les nazis. Quant au « Bal », il marqua en 1931 les débuts de la jeune Danielle Darrieux, encore active soixante-dix-sept ans plus tard : personne n'oublia cette jeune fille qui, pour punir des parents snobs qui la délaissent, jette tous les cartons d'invitation au bal qu'ils projettent.

Les années 30 confirmèrent la propension de la jeune Russe à faire s'affronter des mères monstrueuses, des pères rongés par l'appât du gain et des filles vengeresses. Après avoir arpenté les plages de Biarritz comme une Sagan sans poudre, la débutante frivole, une fois mariée, se vit reconnaître comme un écrivain français à part entière par la critique – Brasillach compris. Convertie entretemps au catholicisme, plus confiante que jamais dans « *le plus beau pays du monde* », Irène Némirovsky ne ressentit même pas le besoin de réclamer sa naturalisation à l'approche de la guerre. La police française n'eut qu'à la cueillir, en juillet 1942, dans son village de Bourgogne, avant que les Allemands la déportent à Auschwitz, où elle mourut du typhus à 39 ans.

A la fois chaleureuse et fouillée, cette biographie exhaustive pourrait se conclure par un chapitre posthume. Car Irène Némirovsky et son mari, mort en déportation lui aussi, laissaient deux filles, qui entretinrent après guerre la flamme : Denise Epstein à travers de nombreuses rééditions, Elisabeth Gille en consacrant une très belle « biographie rêvée » à sa mère, « Le mirador » (1992). Le nom de Némirovsky n'était pourtant plus connu que des happy few quand la première se décida de ressortir le manuscrit que sa mère lui avait confié avant de disparaître, soixante ans plus tôt. Ce sera « Suite française », vaste fresque chorale couvrant l'exode et les débuts de l'Occupation. Ce pays si littéraire n'avait pu écrire de romans à la hauteur de l'événement ? Voilà que cette femme née à Kiev, fidèle aux techniques romanesques de Balzac et de Tolstoï, avait composé, sous la menace et en temps réel, un chef-d'œuvre de distance et d'humanité : le triomphe prit des airs de réparation.

Irène et son époux, Michel Epstein, avec Elisabeth, à Hendaye. « 7 juillet 1938. [...] On étouffe à la maison ; on étouffe dans le sable. Pas envie de travailler et en même temps cette obscure inquiétude... »

Déjà auteurs d'une excellente biographie de Roger Stéphane, Olivier Philipponnat et Patrick Lienhardt font vibrer toutes les cordes de ce destin bref, tendu jusqu'à la rupture. Née dans le luxe à Kiev, exilée par la révolution de 1917, bannie par les lois antijuives en France, l'auteur du « Bal » aura tout connu de la vie. L'enfance russe est l'épisode le plus riche, émotionnellement ; la « Suite française » prouve l'étonnante perspicacité littéraire de celle qui pensait de bout en bout ses intrigues, mais manqua de vigilance dans la vie ■

« La vie d'Irène Némirovsky », d'Olivier Philipponnat et Patrick Lienhardt (Grasset/Denoël, 503 pages, 23,60 €).